



VOL. II.—No. 35.

MONTREAL, JEUDI, 31 AOUT, 1871.

ABONNEMENT, \$3.00.
PAR NUMERO, 7 CENTIMS.

REFLEXIONS A L'USAGE DE BEAUCOUP DE MONDE.

Il est peut-être bon de répondre, une fois pour toutes, à certaines remarques, à quelques mécontentements même suscités par notre ligne de conduite. Mais nous devons dire immédiatement que ces murmures, qui s'élèvent quelquefois des deux camps opposés, sont pour nous l'indice certain que nous suivons une bonne voie.

Lorsque nous avons fondé notre journal, nous avons compris les difficultés de notre position. Nous savions qu'un journal illustré, s'adressant à tous les partis, ne devrait être ni un journal politique ni un journal de nouvelles et de faits divers. Mais en suivant ce système, qui aurait rendu notre journal plus intéressant pour ceux qui reçoivent plusieurs journaux, nous aurions perdu le patronage de trois ou quatre milles personnes qui ne peuvent et ne veulent recevoir qu'un journal.

La grande question était de faire lire ceux qui ne lisent pas, de faire pénétrer notre journal dans toutes les familles, de satisfaire tous les goûts et les exigences de notre population par la diversité et l'intérêt des matières, de réunir enfin dans un seul journal ce qu'on voit dans plusieurs.

Conformément au plan que nous avons résolu de suivre, nous avons cherché à tenir nos lecteurs au courant des affaires politiques par des articles où les deux côtés des questions étaient généralement exposés. Nous nous sommes appliqués surtout à rendre hommage au talent de nos compatriotes, quelle que fût la couleur de leur drapeau, au risque de froisser ceux qui ne veulent à aucun prix entendre dire du bien de leurs adversaires. Nous avons même reçu et publié des articles que nous n'approuvions pas, et admis comme correspondants et collaborateurs, des hommes dont nous ne partageons pas les idées.

Nous avons cru qu'un bon moyen de récompenser le public de son patronage, était d'ouvrir notre journal à tous ceux qui ont du talent et qui veulent travailler. Il nous semblait qu'il n'était ni chrétien, ni même de bonne politique de proscrire tous ceux dont les opinions ne conviendraient pas à quelques uns de nos lecteurs, de refuser de leur venir en aide, tout en readant notre journal plus intéressant.

Il est trop vrai déjà, malheureusement, que le pays est ingrat pour ceux qui ont du talent, surtout pour la littérature et la poésie. Il serait cruel, impardonnable même de la part de ceux qui ont connu les misères de la jeunesse depuis quelques années, qui savent combien de beaux talents le découragement a tués, qui se sont même plaints souvent de l'apathie de la population pour les choses de l'esprit; il serait, disons-nous, impardonnable de leur part, de ne pas chercher à rendre cette situation meilleure, à détruire, autant que possible, l'impression pénible que dans ce pays le talent est déplacé.

Pourquoi serait-il plus permis de refuser le travail à l'homme de lettres, qui vit du produit de son intelligence, qu'à l'ouvrier qui gagne son pain avec ses bras? Et n'est-il pas bon aussi de se rappeler que ce sont les talents froissés, les esprits aigris qui jettent le trouble et le désordre dans la société?

Dans tous les cas, nous continuerons de suivre une ligne de conduite que nous croyons sage et patriotique; nous continuerons d'accueillir avec bienveillance les productions poétiques et littéraires qu'on voudra bien nous

adresser, pourvu qu'elles ne renferment rien qui puisse froisser la morale, la religion et nos convictions nationales.

Comme nous agissons ainsi dans le but d'être utiles au public, nous prions nos abonnés de réfléchir avant de prêter l'oreille aux conseils de certaines personnes et de comparer les motifs qui font agir ces personnes aux nôtres. Pour nous, nous sommes bien décidés à n'écouter que les suggestions qui reposeront sur des motifs raisonnables de religion et de morale. Nous croyons que c'est le seul moyen de rester dignes de la confiance publique.

LA REDACTION.

UNE DÉCOUVERTE.

Nous avons assisté, mercredi dernier, à une réunion convoquée par le Dr. Utley, de cette ville, dans le but de faire connaître une découverte de la plus haute importance. Depuis longtemps on cherche le moyen d'appliquer l'électricité à la mécanique et de lui faire prendre la place de la vapeur comme pouvoir de locomotion. Le Dr. Utley croit avoir trouvé ce moyen, et le succès de l'expérience dont nous avons été témoin nous porte à croire que ce n'est pas une illusion. Nous ne voyons pas pourquoi il ne réussirait pas à faire marcher une grosse machine comme une petite en augmentant la force électrique de son mécanisme en proportion de la force de résistance qu'elle aura à vaincre. Le secret est trouvé, il s'agit de lui faire produire tous ses effets, d'en tirer toute l'efficacité possible.

Le Dr. Utley doit bientôt faire une expérience plus décisive.

UNE BELLE FETE.

Un de nos abonnés et correspondants de la Baie St. Paul nous apprend que les habitants de cette belle paroisse ont célébré le 22 du mois courant le 25^{ème} anniversaire du glorieux pontificat de Pie IX. La plupart des maisons dans le village et même dans les côtes ou concessions étaient décorées et furent illuminées, le soir, avec beaucoup de goût. "Notre beau couvent, notre église et le presbytère de notre curé étaient magnifiquement illuminés, dit notre correspondant. On remarquait dans plusieurs vitrines le beau portrait de notre St. Père Pie IX. Il y eut promenade dans le village toute la soirée. Impossible de faire mieux dans une campagne."

La Baie St. Paul est une de ces paroisses du bas du fleuve, aussi remarquables par leur esprit religieux et national que par la beauté de leurs sites et de leurs paysages.

COURRIER D'ONTARIO.

Oh! les domestiques, quelle plaie! je dirai plus; quelle scie!!...

On parle de la Commune de Paris, et de l'International, et des pétroleuses, et des Prussiens; selon moi, ce n'est pas là qu'est le danger.

Le danger est au cœur même de la place, en cette demeure où tout un chacun s'enferme comme dans un château fort. C'est là que, dans la personne de nos domestiques, il nous menace incessamment.

Et cet ennemi cruel ne vous laisse pas de dépit. Il n'existe pour lui ni morte saison, ni vacance. Il vous poursuit d'un bout de l'année à l'autre; que dis-je, il vous poursuit même devant les tribunaux, ainsi que je vais vous le raconter dans un instant.

J'aimerais mieux les coups d'épée des Prussiens, que les coups d'épingle de cette engeance.

Mais entrons dans le cœur même du sujet.

Vous savez comme moi, chers lecteurs, qu'il y a de par le monde certains particuliers qui ont en grande horreur les distractions, la gaieté, les éclats de rire. Ces personnages brumeux sont toujours graves comme un article du *Nouveau Monde*, intitulé: *Encore le Journal de Québec*. On dirait à les voir, toujours empesés, sombres et moroses, qu'ils ont fait un pacte avec l'ennui, ou qu'une fée rechignée et mal-entraînée a présidé à leur naissance.

Il est tout naturel, n'est-ce pas? qu'un Anglais ainsi façonné recherche chez lui le repos et le silence, et qu'il s'efforce de briser tout ce qui fait obstacle au développement de son penchant à la solitude.

Placez-le en particulier à la campagne, où gens et bêtes font moins de bruit qu'à la ville, et vous croirez sans doute qu'il va s'élever au faite du bonheur, qu'un vaste champ d'ennui lui fournira tous les éléments indispensables à son bonheur en ce monde?

En effet, si cet Anglais est veuf, ou garçon, qu'est-ce qui peut venir troubler son repos? Les journaux? Mais est-ce qu'un homme qui recherche l'ennui et toutes les jouissances qu'il procure, ne repousse pas loin de lui, toute feuille imprimée, qui lui rappelle le monde avec son activité, ses agitations incessantes, son remue-ménage perpétuel, ses joies enivrantes, ses plaisirs entraînants, le croquet et le loto?

Sans doute, car le journal, c'est la civilisation, c'est la lumière et c'est l'épanouissement de la vie. C'est la naissance joyeuse, le mariage folâtre, l'annonce affairée, la nouvelle coquette, l'article grave et posé, la chronique légère et babillarde, et les propos mondains qui viennent répandre sur le tout leur vernis éclatant et leur étincelante gaieté.

Ce n'est donc point le journal qui viendra distraire le jeune chevalier du *spleen*.

Ce ne sera point les affaires non plus, cet Anglais est roche, et il éprouve assez peu de goût pour ses concitoyens pour éviter toute occasion de leur serrer la main. Car en général, on aime à serrer que la main d'un loyal ami, et l'ami loyal, c'est l'oiseau rare, *rara avis*, c'est la perle, c'est le diamant qu'on ne rencontre guère que deux ou trois fois dans la vie.

Eh bien! ce particulier, qui n'aime que la solitude et le repos, qui cultive son *spleen* avec la sollicitude du cultivateur pour son champ de maïs, parviendra-t-il à vivre en paix au sein de son opulente demeure? Non, et pourquoi? Parce que cette honnête homme, incapable de vaquer lui-même à certains travaux domestiques est forcé d'avoir recours à une servante. Et c'est cette servante qui fera le malheur de son existence.

Pourquoi John Wight, le nom du particulier dont je viens de vous entretenir, paraissait-il l'autre jour devant les tribunaux de son pays? C'est un homme tranquille, et paisible, et qui n'a jamais fait de mal à ses voisins, qui donc, je vous prie à en l'audace, l'incroyable audace de lui intenter un procès, un de ces vilains procès qui ôtent à l'appétit tout son piquant, et à la digestion tous ses charmes?

Qui? Mais de bonne foi, pouvez-vous le demander? N'avez-vous pas deviné que c'est sa servante, la cuisinière, une certaine Elizabeth Somerville, qui lui réclame £6.19s, pour dommages à elle causés par son renvoi de la maison de John Wight, "sans aucune raison valable?"

Or, voici ce qui s'était passé entre M. Wight et Miss Somerville:

Le 6 avril, celle-ci était à sa cuisine, chantant et sifflant, lorsque M. Wight, qui n'aime pas le bruit, la pria de vouloir bien se taire. Loin de se rendre à la prière de cet homme de bien, Miss Somerville, qui est entêtée, l'envoya promener, à peu près en ces termes: "Je chanterai et je sifflerai dans ma cuisine tant qu'il me plaira!"...

Et ayant prononcé d'une voix brève et accentuée ces paroles subversives et révolutionnaires, elle entonne un *lâitou* plein de surprises et de roulades sonores et retentissantes.

Quelques instants après, Miss Elizabeth se mit à monter et descendre les escaliers en "grosses bottes à clous," remplissant la maison d'un bruit infernal qui ne peut guère se comparer qu'au roulement d'une charrette sur le macadam.